

JULIEN FRIEDLER
DE LA MÉTAPHYSIQUE
DE L'ERRANCE

SONIA
BRESSLER



FIGURES

ISBN : 978-2-36336-081-6

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2013

© JACQUES FLAMENT ÉDITIONS
44, rue principale, 08380 LA-NEUVILLE-AUX-JOÛTES
www.jacquesflament.com

Le code de la propriété intellectuelle interdisant copies et reproductions destinées à une utilisation collective, toute représentation, toute reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement écrit de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

Évoquer Julien Friedler, c'est évoquer un parcours, une rencontre. C'est le fil d'une vie, d'une relation. Il y a les idées échangées, brouillées, désaccordées, les chemins parcourus en parallèle, en diagonales, transversaux. Les longues conversations à Paris ou à Bruxelles. Les désaccords, les idéalismes brisés, ren-versés, chahutés au cours de la vie.

Ma première rencontre avec Julien Friedler fut entièrement virtuelle. En 2004, j'étais rédactrice en chef de la revue de philosophie et sciences humaines *Res Publica* (éditée par les *Presses Universitaires de France*). Nous avons décidé de faire un numéro sur le sexisme en partenariat avec l'*Association des Femmes Journalistes*. Rien à voir avec l'univers de Julien Friedler qui venait de publier *L'œil d'Œdipe*. Nous lui avons donc proposé d'écrire un essai hors dossier central pour notre numéro 37. Il a accepté et a écrit un fabuleux court essai intitulé *Une institution psychanalytique aux antipodes de l'amendement Accoyer*. Donc à part quelques échanges de courriels, des allers-retours avec des corrections ou des incompréhensions de ma part. Rien d'exceptionnel. Et pourtant. Nous étions en train d'échanger avec cet homme qui a été analysant de Lacan et qui avait monté son école de psychanalyse : *La Moire* (qui avait pour vocation de promouvoir une réflexion multidisciplinaire sur l'appareil psychique). Mais à l'époque, nous avons pris l'habitude de croiser les pensées et penseurs du monde : de Chomsky à Habermas en passant par Malek Chebel et bien d'autres. Nous n'avions pas le temps de nous attarder, nous adoptions notre pensée à la vitesse de passage sur les choses. Un numéro chassait l'autre dans une frénésie conceptuelle. Dans ce rythme, quelque chose n'allait pas de soi.

Produire du concept, avoir toujours quelque chose à dire sur tous les sujets (famille, sexe, droit, guerre, art, psychanalyse, liberté, écologie, etc.) est une mission impossible. En parallèle, je terminais ma thèse de philosophie. À cette époque, les mots, les phrases, les concepts s'exprimaient en matière innombrable, en phrases interminables.

Ma première véritable rencontre avec Julien Friedler remonte à février 2006. Avant, j'avais obtenu ma thèse, clôturé la revue *Res Publica*. J'étais partie à l'autre bout du monde en train, puis j'avais pris le temps de me perdre en Himalaya sur les pentes de l'Annapurna. Mon monde s'ouvrait, il devenait multidimensionnel. Je venais sans le savoir de mettre en marche (ce que je qualifie aujourd'hui de) ma métaphysique de l'errance.

Septembre 2010 dans la rue Marconi à Bruxelles.

Laissant le bruit et la fureur de nos quotidiens, il faut se donner la peine d'entrer dans l'atelier du *Boz*. Le *Boz*, mouvement né du travail artistique de Julien Friedler. Parlons de l'homme, car tout part de lui, de son initiative, née d'un parcours atypique. Il faut croiser l'histoire de l'homme et l'histoire collective, de son parcours de joaillier, à celui de philosophe, de psychanalyste, de peintre, sculpteur, poète, observateur du monde en marche. En entrant ce jour de septembre dans l'atelier, je laisse la chaleur de septembre, le bruit des cahiers, de la rentrée des classes, les assourdissants embouteillages des horaires de bureau. Je retrouve Julien Friedler, des années après notre première rencontre, toujours derrière son bureau. Quelques volutes de fumées, un travail en cours : la *Parole des Anges*. Une parole indicible, un dialogue entre lui et cet au-delà. Au-delà de lui-même, de nous-mêmes, du temps, de l'univers, des belles manières d'être avec les autres. Cette fois-ci elle est en blanc sur blanc. Cette parole serait-elle cette doublure invisible du visible ? Est-elle cette langue qui soutiendrait toutes les autres ? Je retrouve *Jack Balance* dans sa cage. L'iconoclaste dans son cube de verre, ça et là des tableaux emballés, des affiches du *Boz* (en Russie, en Afrique, etc.). Le temps

INTRODUCTION

a donc passé depuis notre première rencontre ; le Boz naissant, en 2005, a fait le tour du monde. Des artistes, des rêveurs, des passants, des penseurs, des perdants, des gagnants, des cons aussi, bref des errants de toute part ont saisi la porte ouverte par Julien Friedler, celle qui pose qu'au fond de chacun de nous il existe une part de créativité. Elle n'a pas de forme définie, elle n'est pas forcément immédiate. Elle est là. Elle sommeille, elle veille, elle peut être enfouie, enterrée au fond de nos nuits. Mais pour Julien Friedler, elle est là. Quelque part en chacun de nous. Est-ce son parcours d'analyste qui parle ?

Je ne sais pas répondre à cette question. Aujourd'hui, nous sommes là : assis d'un côté et de l'autre de son bureau. Nous essayons de comprendre ce temps qui passe, les errances de nos parcours. Miroir de nos décisions et de nos indécisions. Nous faisons ce même constat : c'est beau l'errance.

De quoi parlons-nous ? Nous ne parlons pas de l'errance comme d'une erreur, non nous évoquons davantage notre cheminement. Un cheminement intérieur et les détours ou chemins qu'il nous fait prendre.

À trente-cinq ans, un doctorat de philosophie et d'épistémologie en poche, j'ai été tour à tour journaliste, responsable de programmation d'un festival, chasseuse de têtes, responsable de communication interne, professeur... Face à moi Julien Friedler, artiste, psychanalyste, penseur, philosophe, poète, père de famille. Nous pouvons rire de nos chemins différents et pourtant similaires. En faisant ce parallèle, je repense au liminaire du livre du *Boz* :

« *Le Livre du Boz* n'est ni un roman, ni un poème, ni un conte, encore moins un drame ou un essai. Il n'est rien, hormis le style qui l'inspire et le hante, jusqu'à l'excès. Ici, point de repères. Aucune balise. On vogue au gré du vent.

Les histoires se tissent, finissent, renaissent, au fil de l'eau, avant qu'une tempête ne se lève pour nous emporter au loin, au seuil d'une nouvelle vision.

Car, tel est le *Livre du Boz* : une œuvre hors normes, inclassable, créée par un errant pour d'autres errants. »

Au départ, je souhaitais présenter le travail de Julien Friedler d'un point de vue collectif : comme le témoin de ce siècle. Témoin du XX^e siècle finissant explosé entre un devoir de mémoire et l'invention d'un nouvel ennemi. Témoin du XXI^e siècle naissant autour d'un aveuglement collectif se logeant autour du slogan « toujours plus ». Cette présentation de son œuvre est faisable, presque trop classique au regard de *la Forêt des âmes* : questionnaires distribués, remplis, ramassés et entassés dans des arbres créés. Tous que nous soyons psychopathes, mathématiciens, fugueurs, poètes, ratés, de toutes nationalités, nous pouvons remplir ce questionnaire. Tous, nous pouvons répondre à ces questions choisies, identifiées et participer à cette œuvre « anthropologique » en devenir constant. Puis dans quatre-vingts ans, il y aura une personne qui pourra lire ces questionnaires et ainsi dresser une photographie de la pensée, de nos ressentis autour de ces questions. Une telle conception mouvante ne peut donc pas simplement être figée, elle symbolise l'errance, le voyage dans le temps, le cheminement.

Mais qu'est-ce que l'errance si ce n'est un au-delà de nos positions normées, de nos habitudes de prêt à penser, à manger, à acheter, etc. ? En écoutant, en questionnant Julien Friedler, nous nous avançons sur le chemin d'une métaphysique. Pourquoi une métaphysique, elle qui souffre d'une si mauvaise presse aujourd'hui ? Souvent définie comme la science des réalités qui ne tombent pas sous les sens (dieu, l'âme, etc.) ou encore comme la science qui traite des choses telles qu'elles sont et non comme elles apparaissent, la métaphysique semble surannée, dépassée. Pourtant, ici il ne s'agit pas d'aller au-delà notre point de départ : il existe un au-delà, des êtres et des choses mais nous ne pouvons pas définir cet au-delà en lui-même. Nous ne pouvons lui donner ni une forme ni une vie. Non. Mais alors à quoi cela nous sert-il ? Existe-t-il une finalité autre qu'un simple verbiage à un livre qui veut défendre un parcours, une métaphysique de l'errance et la construction d'une sagesse ? Les détracteurs doivent être nombreux à guetter l'erreur ou les divagations inutiles.

INTRODUCTION

Si nous devons donner un sens objectif à cet essai-rencontre, outre le fait d'évoquer l'œuvre et le travail de Julien Friedler, il faudrait considérer la sagesse. Savons-nous ce qu'est la sagesse ? Un bien-être ? Une transmission éphémère d'une attitude ? Un laisser-faire, un laisser-aller ? La sagesse pour moi, c'est un peu tout cela. Elle est une errance reconnue, digérée. Derrière son bureau, Julien fait figure de sagesse au milieu de son atelier. Nous sommes là devant lui, inventant, définissant des projets pour essayer de déplier ses idées. Il nous regarde, il débat, il provoque, il regarde nos chutes, nos rêves. Par moments, il anticipe nos erreurs, nos divergences. Puis il en discute. Une coupe de champagne à la main, un sandwich au jambon dans le réfrigérateur. Le réconfort du sandwich au jambon. La sagesse, c'est un accompagnement. Mon idéalisme me pousse à dire que la sagesse est une pratique, un parcours. Une compréhension holistique des autres. Être sage, c'est être là quand l'autre tombe. C'est lui tendre la main, et lui montrer la voie. Ce n'est pas faire le parcours de l'autre, c'est cheminer avec lui.

Évoquer Julien Friedler, c'est évoquer une œuvre multiforme, polymorphe, joueuse, triste, débordante, mouvante. Je partirai de notre première rencontre, de mes mots de l'époque, pour ensuite questionner la métaphysique.

Puis sur le fil du temps, de mes expériences, des discussions, des débats, des errances, je regarderai si la création de l'*Association Spirit of Boz-Julien Friedler pour l'Art contemporain*, ne nous propose pas une nouvelle façon de penser, de se penser dans le monde.

Je chercherai à comprendre et à voir s'il est possible de proposer des exercices de métaphysique en vue de la réalisation de son propre bien-être. Une sagesse du monde, une halte dans ce bruit et cette fureur du monde.

Cet essai est un essai se faisant, c'est-à-dire qu'il suit le fil de l'eau, le fil des errances de Julien Friedler et des miennes, de nos incompréhensions mutuelles, de nos écarts de langage, de nos écarts d'expérience. Dans cet entre-deux de nos discours naît cet

JULIEN FRIEDLER

essai avec ses anecdotes et ses erreurs... Cheminement mûrement réfléchi de deux êtres qui considèrent qu'être dans la norme « grise » (travail, enfant, voiture, maison de campagne, appartement, discours identique, nourriture identique, etc.) étouffe la créativité, empêche de voir le ciel, éteint le dernier cri de liberté. La métaphysique de l'errance rend hommage à toutes ces vies volées.